

Gressy-les-Fermes, le 16 juillet 1919.

Ma chère Lisette,

Cette lettre ne va pas te parvenir par la poste militaire; un sergent, renvoyé du front pour aller travailler chez Bernadet à Villefranche-s-Jaône, va la porter à Chalons et la jeter à la poste. Je puis donc t'écrire en toute sécurité et te renseigner avec plus de précision.

Notre dépôt de passage est cantonné à Fermes, petite bourgade dont je t'ai envoyée une carte hier; ma compagnie est logée à l'Inn de la, à Gressy-les-Fermes; c'est un village comme Abajilly, mais très sale, bâti tout en briques et même en torchis. Bien que le pays soit très fertile et les récoltes superbes, les gens y sont malpropres, sans aucun goût; leurs logis et leurs cours sont d'une saleté repoussante; aussi vivons-nous le moins possible avec eux. Ma chambrette, tout humble qu'elle est, me permet de m'isoler souvent et j'en suis tout heureux. Nos journées sont bien remplies, mais sans excès de fatigue; la table est substantielle; le commandement d'armes y est parfait. Donc, tant que je serai ici, n'aie pas le moindre souci à mon égard.

Notre dépôt appartient à la 98<sup>e</sup> division, formée de 3 régiments du Centre (295<sup>e</sup>, 295<sup>e</sup> et 296<sup>e</sup>) et de 3 régiments de Langueval (280<sup>e</sup>, 281<sup>e</sup> et 296<sup>e</sup>); cette division, commandée par le général Bolger, est rattachée au 2<sup>e</sup> corps d'armée commandé par le général de Maistre; enfin ce corps appartient à la 10<sup>e</sup> armée sous les ordres du général d'Urbain, lui-même commandé par Foch (chef d'un groupe d'armées) le colonel du 295<sup>e</sup> surnommé de Bercegeol.

Cette 38<sup>e</sup> division tient les tranchées à l'ouest de Lens et de Liévin (Augres, Grenay, Bully, Buwal, Saily, etc.); elle établit la liaison entre les Anglais au nord et l'armée d'Étras.  
Depuis q. q. temps ce secteur est plus calme, bien que le commandement s'entende par et unit, à 25 km du front où je suis. Cette division n'a jamais eu de repos depuis le début de la campagne aussi est-elle épuisée, moralement surtout; peut-être sera-t-elle envoyée au repos après la remise d'aplomb.  
Je t'ai dit un mot, précédemment, de l'état d'esprit ici. Il me paraît franchement mauvais; les hommes sont indolents, grincheux, désobéissants; les gradés n'ont plus ni confiance, ni courage. Tous affirment que la trêve est impossible ici, et que les Allemands ne pourront pas être repoussés de chez nous; ils ne desirent que la paix au plus tôt, et même la paix à tout prix! Ils croient encore qu'une campagne d'hiver est impossible, pour la bonne raison que les régiments se rendront plutôt que de souffrir encore 6 mois dans les tranchées; déjà des compagnies entières du 17<sup>e</sup> et du 25<sup>e</sup> se seraient rendues aux Boches tout récemment, pendant les dernières attaques; lorsqu'on ordonne une attaque, beaucoup de soldats ne sortent pas des tranchées, de sorte qu'on en fait passer en conseil de guerre et que ceux qui attaquent sont fauchés en raison de leur petit nombre. La trêve était faite devant Lens le 9<sup>e</sup> et le 10 mai, d'après mes nouveaux camarades; mais le commandement français n'aurait pas pu profiter immédiatement de cette heureuse surprise, laissant aux Boches le temps de fermer la brèche; depuis l'artillerie ennemie défuse ses gros obus sans compter, laissant l'impression qu'elle est admirablement fournie de munitions, autre chose: on prétend que les civils nous traquent souvent, qu'on a du fusiller plusieurs notabilités

besoin de rien  
le n'ont  
avant vers  
matériel  
si arrivent  
tourment  
des  
entourer  
de  
barrières  
de  
boîtes  
de  
cousines  
de  
cousines  
de  
cousines

leur espionnage, que nous sommes trop tolérants à l'égard de la population civile qui continue à vivre sur la ligne de feu, que des femmes viennent faire la noce avec les officiers et même certains généraux jusque dans les cantonnements de 1<sup>re</sup> ligne. Certains disent même que nos aviateurs deviennent couards, que notre artillerie est négligente, que notre service de santé au front est par la fois dur et peurux. Je vois que rien ne frappe grâce devant ces penseurs, il est probable qu'ils exagèrent beaucoup, et qu'ils se servent de q. q. faits exacts pour généraliser injustement. Mais le fait certain, c'est que leur moral est très bas; souhaitons qu'il n'en soit pas de même dans les autres secteurs, sinon nous serions fichus. Autre conclusion: nos journaux nous renseignent très mal, aussi bien sur l'ennemi que sur nous-mêmes; le pays est dans l'illusion et il tombera de haut lorsqu'il apprendra la vérité. On voit que la situation n'est pas gaie et que le milieu où je vis est pessimiste; j'essaie d'observer plus impartialement, de voir le bon comme le mauvais, et de ne pas me laisser déprimer par l'ambiance. Fais de même; conserve ta confiance et arme-toi de patience. On a été très courageuse lorsque nous sommes partis à la gare, je m'en suis reconnaissant; conserve bien ce courage, tu en auras longtemps besoin.

Je ne sais combien de temps je restrai à la carrière; il se pourrait que mon régiment ne demande pas de renfort avant quelques semaines, si la lutte reste roborative comme en ce moment. D'ailleurs, il ne faut rien exagérer: on ne fait plus de ces attaques partielles répétées qui nous ont coûté si cher au total;

Après les troupes aux tranchées ne perdent pas  
beaucoup de monde, malgré la distribution quotidienne  
d'obus; les tranchées se font beaucoup améliorer;  
enfin notre secteur ne sera pas vraisemblablement  
un secteur de première importance, car les Anglais  
nous refaillent peu à peu vers le sud.

Que se dire encore, que se voir bien, malgré  
le changement de régime; je me défie de la bière et de  
l'alcool d'ici, à trop bas prix; je m'en tiens au vin et au  
café. J'ai été accueilli avec beaucoup d'affabilité par tous  
les instituteurs du cher au 298- (il n'y a pas de défaut),  
et j'en conclus, un peu présomptueusement peut-être, que  
je ne leur ai pas laissé une mauvaise impression; il m'en  
d'une, lieutenant au 298- et adjoint à Bierzon, a fait 30 km  
pour venir me voir le 16 juillet et se fâchera de me faire  
venir à sa compagnie quand mon tour sera venu.

Un autre, chef de compagnie, adjoint à Gressay, dont  
j'avais en trop à m'occuper, voulait presque m'embrasser  
quand il m'a ramené rencontré; enfin Cabard, de France,  
s'est offert à me ciser la baque en abominandum du poil.

On voit ici bien des choses intéressantes; ainsi  
ce matin, nous avons l'usage fait le parc d'artillerie de la  
10<sup>e</sup> armée: c'est tout un monde, avec un matériel prodigieux.  
Les canons automobiles qui entrent d'un coup plusieurs  
régiments sont bien curieux; enfin les Marocains,  
aux costumes et aux traits étranges retiennent l'attention  
ce sont d'excellents soldats pour l'attaque.

Cette lettre est un peu confidentielle.

Fais une ample distribution de baisers à nos  
petits, à Léon et à Obarin. Dis-leur bien que je pense  
souvent à vous tous et que je t'aime bien.

Je n'ai encore reçu aucune lettre

Je n'ai encore reçu aucune lettre

Jeary